

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s.-6a. ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNEE. 12s.-6a.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, MERCREDI, 22 Novembre. 1848

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

JOURNAL RELIGIEUX.

LE COMMUNISME CHRÉTIEN.

(Premier article.)

Qui y a-t-il aujourd'hui de plus injustement impopulaire, de plus méprisé, de plus honni, de plus détesté qu'un communiste ? Et d'où vient ce poids énorme d'impopularité, de mépris et de haine qui s'est appesanti sur les socialistes actuels, et les a voués à une réprobation universelle, à une impuissance absolue, éternelle ? Est-ce parce qu'ils ont froissé l'égoïsme et alarmé, dans ce qu'ils ont de plus cher, les intérêts grossiers des hommes sans entrailles ? Non ; c'est parce qu'ils ont choqué le bon sens, la raison, l'expérience, les lois les plus vulgaires, les principes les plus élémentaires des sociétés, l'équité et l'indépendance ; c'est parce qu'ils ont révolté cet instinct d'ordre et de conservation qui, en dépit des erreurs, du déclin, des passions et de l'immoralité, existe, veille toujours au fond de la nature humaine ; c'est surtout parce qu'on a compris et senti qu'il n'y avait rien en eux de bon, de juste, de pur, d'honnête, de généreux, d'intelligent, et que, sous tous les rapports, on les a parfaitement devinés.

En effet, au lieu de nobéir qu'à de nobles motifs, à des intentions droites, de ne se proposer qu'un but grand et glorieux : le soulagement assuré de toutes les infortunes, de toutes les misères irréprochables, par la solidarité de tous les membres de la famille nationale fondée sur la charité chrétienne ; la moralité, l'élevation, la dignité des classes pauvres, par une éducation sainte et gratuite ; l'honneur, la sainteté, l'inviolabilité de la famille, par le développement du sentiment de la paternité, des vertus domestiques, et le resserrement des liens sacrés des époux ; le bannissement de la paresse et de la débauche, par le stimulant puissant des intérêts légitimes et bien compris, par l'amour et le respect de la propriété et de tous les droits ; la conquête ou l'agrandissement du cercle de toutes les libertés, par l'émancipation complète de la famille et de l'individu à l'égard de l'Etat, restreint dans sa puissance jusqu'aux limites compatibles avec l'ordre public, ils ont voulu changer la situation prospère de la société en un immense dénuement ; abaisser les hauteurs sociales jusqu'à l'infime misère des plus déshérités ; tirer le niveau sur les intelligences, non pas en élevant mais en abaissant les esprits ; détruire les liens sacrés du sang et les saintes affections de la famille ; changer la pureté des mœurs publiques et privées en une vaste prostitution ; transformer le peuple entier en une plèbe misérable attachée à la glèbe de l'Etat, devenu le seigneur féodal d'une nation d'esclaves ; faire de la France entière un bazar, et enfanter une égalité bestiale par l'asservissement, la pauvreté, les anguisses, la sauvagerie et l'abrutissement de tous. C'était vouloir ensevelir toutes les grandeurs de la civilisation sous des monceaux de ruines, et ravir d'un seul coup au genre humain les biens inappréciables que nous ont légués, au prix de leurs sueurs, de leur sang et de leurs larmes, les générations immortelles qui sont descendues dans la tombe.

Cette pensée infernale était bien digne des monstres qui l'ont conçue, car que sont ils pour la plupart ? Tout ce qu'il y a de plus impur et de plus immonde dans la société : ce sont des êtres dégradés qui n'ont vécu que de désordres, de libertinage,

léveraient également contre eux le riche et le pauvre, celui qui ne possède qu'une humble chaumière et celui qui habite un palais. Il y avait pourtant une marche bien simple à suivre qui les eût infailliblement conduits à leur but. Heureusement, ils ne l'ont pas comprise ! Ils n'ont pas compris non plus que leur plan est irréalisable : que du moment qu'ils transfèrent le domaine du sol à l'Etat, ils le frapperaient de malédictions, le condamneraient non-seulement à une grande stérilité relative, mais à une stérilité absolue, à se transformer promptement en jachères, et à ne plus produire que des épines et des ronces.

Ces hommes ne reconnaissent pas le cœur humain ; ils n'ont jamais rien vu, rien observé ; ils ignorent ce que la terre demande de sueurs pour être fécondée, et combien il faut que l'amour de la propriété soit fort dans l'homme, pour lui donner le courage d'entreprendre les travaux pénibles auxquels il se soumet, et la persévérance de les recommencer. Eux, qui envient les lois et le bien-être des riches, savent-ils ce qu'il leur en a coûté de peines et de privations à la plupart, pour arriver à une modeste fortune ? Que ne les ont-ils initiés ! Mais non ; ces messieurs voudraient être heureux à leur manière, c'est-à-dire être dans l'abondance et posséder tous les moyens de se livrer à la volupté, sans avoir jamais supporté le poids de la chaleur et du jour. Ce sont des frêles inutiles, toujours prêts à dévorer la meilleure part de la ruche, et qui ne peuvent se persuader que la paresse et la débauche ne méritent que la honte et la misère. Ils sont altérés des joies et des délices des festins, sans vouloir se résigner à cette sentence qui pèse sur l'homme depuis le premier des jours : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. *In sudore vultus tui vesceris pane.*

Ils n'ont compris qu'une seule chose, le cri de leurs basses convoitises toujours renaissantes, et les moyens de les assouvir. Ce moyen était la réalisation de leur plan, car, en donnant tout à l'Etat, ils compartaient bien que l'Etat serait eux-mêmes, et alors que leur eût-il manqué ? Mais ils avaient compté sans la France. Il ne leur reste aujourd'hui de tous leurs rêves que la confusion d'une délicate honteuse, et la ruine de leurs espérances insensées. Ils sont souverainement méprisés, parce qu'ils sont infiniment méprisables : leur système est une horreur, une monstruosité.

Cependant cette doctrine existe et compte encore de nombreux disciples ; si fautive, si absurde, si impie qu'on la suppose, par cela seul qu'elle s'est formulée, qu'elle est devenue un dogme et a eu des adeptes, il faut qu'elle contienne quelque élément de vérité, qui seul ait pu lui servir de base, et lui permettre de séduire des intelligences incultes ou égarées. Toute théorie subversive et radicale a toujours été motivée par de grands abus, par de grandes fautes, par de grandes injustices ; c'est la réaction et la colère de la douleur et du désespoir contre leurs causes présumées ; aussi toute théorie subversive repose-t-elle sur un principe d'ordre et d'équité, sans quoi elle ne réussirait pas à se faire accepter. Ce qui la fausse, ce qui la perd ou la rend infiniment injuste et désorganisateur, c'est l'abus, l'excès, l'exagération de son droit. Voix terrible et mystérieuse de la souffrance et de la misère contre l'opulence orgueilleuse et impitoyable, elle veut imposer à d'autres et par conséquent perpétuer les maux qu'elle a soufferts, ou bien bannir l'imperfection de ce monde, malgré que

mettent pas de se le procurer. Nul ne doit pâtir en ce monde, que tous ne pâtissent sinon également, du moins proportionnellement et simultanément. C'est pourquoi il est écrit qu'il faut pleurer avec ceux qui pleurent.

Tout homme qui naît ici-bas apporte avec lui des droits sacrés qui imposent à la société dont il est membre de graves, d'imprescriptibles devoirs. C'est l'ensemble de ces droits individuels et de ces devoirs sociaux qui constitue ce que nous appelons le COMMUNISME CHRÉTIEN.

Ainsi, l'on voit que si nous félicitions, autant qu'il nous est donné de le faire, la criminelle folie des misérables qui voudraient bouleverser tout ordre social pour satisfaire leurs désirs grossiers et cupides, nous ne demeurons pas indifférents aux justes plaintes de ceux qui souffrent, puisque nous ennoblissons un mot que d'autres ont déshonoré par leurs attentats, et que, si nous fondons notre socialisme sur le principe de la fraternité évangélique que ces derniers prétendent donner aussi pour base à leurs doctrines, il n'y a rien de commun entre eux et nous.

L'abbé J.

[A continuer.]

JOURNAL LITTÉRAIRE.

Ma fille sera duchesse.

[Suite.]

III

Dès la pointe du jour, Robert après avoir envoyé dire à Gustave que madame Vernier le priait de passer immédiatement chez elle, alla réveiller sa sœur et sa nièce ; et à peine le jeune homme fut-il arrivé que l'ancien sergent leur ayant rendu compte de son dernier entretien avec M. Gerbouleau, une grande conférence s'engagea entre ces quatre personnes animées d'un même intérêt.

Une heure plus tard, M. le duc de Valmabelle était encore plongé dans un sommeil profond, quand l'un de ses deux domestiques entra tout à coup pour lui annoncer le frère de son hôte. Bien que fort désagréablement surpris d'une visite aussi matinale, le baron ne laissa pas échapper le plus léger signe d'humeur. Il se jeta à bas du lit, endossa une robe de chambre et courut à la rencontre de Robert, auquel il fit le plus riant accueil.

— Monsieur, lui dit celui-ci, vous me pardonnerez d'avoir troublé votre repos à un moment si peu opportun, lorsque vous connaissez le motif qui m'amène. — Point d'excuses, mon cher monsieur, point d'excuses, de grâce... Je vous écoute.

— La résolution que vous prendrez à coup sûr après m'avoir entendu, il vous sera sans doute agréable de pouvoir l'exécuter aujourd'hui d'aussi bonne heure que possible ; d'ailleurs, j'ai pensé que, votre conduite dut-elle tromper mes prévisions, comme il importe au bonheur de mon frère qu'il ne sache jamais rien de ce que vous allez savoir, il serait plus prudent de venir vous faire ma confiance bien avant l'instant ordinaire de son lever. Vous trouverez donc tout naturel que je commence par vous demander votre parole d'honneur de me garder un secret inviolable. — Encore une fois, monsieur, vos excuses sont de trop. Du reste, vous pouvez compter, de ma part, sur une discrétion à toute épreuve.

est venu me faire part de vos honorables propositions, ce sera je crois, vous expliquer suffisamment ma démarche...

— Dont j'apprécie toute la délicatesse.

— Vous voilà bien dissuadé de votre projet de mariage, n'est-ce pas ? — Hé !... hé !

— Quels que soient en effet vos sentiments pour ma nièce, une roturier sans fortune ne saurait convenir à un gentilhomme opulent devant lequel s'ouvre un avenir si splendide, et je ne puis que vous approuver... Dans tous les cas, votre suffrage me serait précieux.

— Seulement, faites attention à une chose...

Voyons.

— L'honneur vous interdisant d'avouer à mon frère votre véritable raison, vous allez vous trouver dans un terrible embarras... Au fait...

— Rompez le nœud gordien... Il ne faut pas que vous revoyiez M. Gerbouleau ; il ne faut que vous éloigner sur-le-champ ; il faut devancer son réveil... J'improviserai un prétexte quelconque. D'abord il s'étonnera, s'emportera un peu ; mais las de mâcher à vide, il ne tardera pas à se calmer, et tout sera dit. C'est à la nécessité de ce départ subit que je faisais allusion tout-à-l'heure. — M. Gerbouleau n'est-il pas là ? Eh bien, tant mieux !

— Eh quoi ! vous persistez !... — A été votre neveu. Oui, mon cher oncle, oui, certes, je persiste ; et je suis le plus heureux des hommes !

— Persiste ! grimée Robert, j'ai joliment réussi avec ma romanesque faible du *parure sans le savoir* dont je m'applaudissais tant !... Ces maudits nobles ! Il est écrit qu'il faudra que j'aie toujours à me plaindre d'eux ! Ne dirait-on pas que celui-ci ne s'avise de se piquer de désintéressément que tout exprès pour me taire endiabler ? — Qu'avez-vous, mon cher monsieur Robert, lui demanda Valmabelle. Est-ce que, par hasard, vous me verriez avec répugnance entrer dans votre famille ?

— Pas du tout, monsieur le duc, pas du tout... Loin de là... c'est un honneur !... un insigne honneur... mais je restais interdit, confondu de votre générosité... qui ne surprendra pas moins ma sœur et ma nièce... Souffrez que j'aie les en instruire.

Et il sortit précipitamment.

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées et Valmabelle n'avait pas encore eu le temps de se rendre à son appartement quand il se dressa sur son séant en entendant frapper doucement à sa porte. Puis une voix de femme prononça ces mots :

— Ne bougez pas, monsieur le duc ; restez dans votre lit et permettez-nous d'entrer. L'urgence de ce que nous avons à vous dire excusera l'irrégularité de notre visite. — Le même préambule à peu près, murmura Valmabelle... Allons, aujourd'hui tout le monde a juré de m'empêcher très-poliment de finir ma nuit ! Entrez, madame, entrez, ajouta-t-il d'un ton de respectueux empressément.

La porte souvrit et Mme Vernier parut, suivie de sa nièce.

Monsieur, lui dit la première, vous venez de manifester une noblesse d'âme qui nous autorise à espérer beaucoup de la révélation que nous allons vous faire. — Encore une révélation ! pensa-t-il... c'est une journée de brancards qui commence pour moi !... mais qui commence trop tôt.

— Monsieur le baron, reprit Mme Ver-

— Permettez, madame, prendre ce qui vous est refusé, c'est ravir ; prendre ce qui vous est donné, c'est recevoir.

— Mais, monsieur, objecta vivement Caroline, si mon père m'a donnée à vous, moi je me suis donnée à Gustave, à Gustave seul.

— Permettez, mademoiselle. Pour se donner, il faut d'abord s'appartenir.

— Ah ! monsieur le duc, l'amour mutuel de ces deux enfants doit toucher votre noble cœur. — Beaucoup moins que les charmes de Mlle Caroline !

— Vous n'êtes pas homme, pourtant, à vouloir l'épouser malgré elle, j'en réponds. — Il ne faut répondre de rien.

— Mais je ne vous aime pas, monsieur. — C'est un grand malheur pour moi, mademoiselle.

— Je ne vous aimerai jamais. — Il ne faut répondre de rien.

— Ainsi donc, monsieur le duc, vous êtes déterminé à vous prévaloir du consentement de mon frère ? — Oui, madame.

— Et vous ne rougissez pas d'une pareille lâcheté ! — Non, madame.

— Je m'étais formé de vous une bien fautive idée, monsieur. — Eh ! madame, on passe sa vie à se former des idées fausses.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir ? s'écria la jeune fille tout en larmes. — Vous allez devenir ma femme, charmante Caroline ; mais soyez persuadée que je ne négligerai rien pour vous consoler d'un si cruel, d'un si terrible événement.

— Oh ! dit Mme Vernier furieuse, vous vous croyez bien sûr de parvenir à votre but... J'y touche.

— Sortons, ma nièce... cet étranger est inexplicable.

— Mille pardons, mesdames, de ne point vous reconduire.

Après leur départ, Valmabelle, sentant que les deux colloques qu'il venait de soutenir avaient définitivement chassé le sommeil, se leva et se fit habiller. Comme sa toilette finissait, il vit un homme se précipiter dans chambre, la menace au front. C'était Gustave.

IV.

— Je sais tout, monsieur, dit le jeune Vernier.

— Vous savez tout ? Je vous en félicite. C'est rare à votre âge.

— Ne plaisantez point... Vous avez la prétention d'épouser ma cousine... J'en ai la certitude.

— Ce ne sera pas, du moins, avant de m'avoir tué. — Nous sommes loin de compter alors ; car je veux épouser votre cousine, et je ne veux pas vous tuer.

— Refuserez-vous de vous battre avec moi ? — Tout juste.

— Parce que vous êtes gentilhomme et que je suis roturier, n'est-ce pas. — Parce que je veux épouser votre cousine.

— Prudence admirable !... Vous oubliez qu'il vous faut à tout prix des émotions violentes. — Ce duel ne me causerait aucune émotion.

— Vous ne songez plus que le danger est votre élément. — Ce duel ne m'exposerait à aucun danger.

— Insolent !... — Vous êtes mal disposé... Je vous cède la place. Il doit faire jour chez votre oncle, maintenant... Au revoir.

— Vous ne sortirez point que nous n'ayons pris rendez-vous. — Nous ne prendrons pas rendez-vous et je sortirai.

— Parbleu ! je saurai bien vous contraindre à vous battre. — Parbleu ! je saurai bien

qui n'ont jamais eu ou pu supporter l'idée

imparfaite. Toute erreur repose donc sur

longtemps déjà mon frère est ruiné ; il ne

Caroline. — J'ai eu cette témérité ma-

— Parbleu ! je saurai bien vous contraindre à vous battre. — Parbleu ! je saurai bien